

Serge Dupuis, *Plus peur de l'hiver que du Diable : une histoire des Canadiens français en Floride*, Sudbury, Éditions Prise de parole, coll. « Agora », 2016, 188 p.

Yves Frenette

Numéro 44-45, automne 2017, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1055913ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1055913ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa  
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Frenette, Y. (2017). Compte rendu de [Serge Dupuis, *Plus peur de l'hiver que du Diable : une histoire des Canadiens français en Floride*, Sudbury, Éditions Prise de parole, coll. « Agora », 2016, 188 p.] *Francophonies d'Amérique*, (44-45), 179–181. <https://doi.org/10.7202/1055913ar>

sceau de l'unité dans la diversité, se trouve concrétisé par la publication même de cet ouvrage.

*Sushma Dusowoth*  
*Université de Waterloo*

**Serge Dupuis, *Plus peur de l'hiver que du Diable: une histoire des Canadiens français en Floride*, Sudbury, Éditions Prise de parole, coll. «Agora», 2016, 188 p.**

Issu d'une thèse de maîtrise présentée à l'Université d'Ottawa portant sur Palm Beach, ce petit livre au titre évocateur constitue une brève synthèse de l'histoire de la Floride canadienne-française, voire francophone. Il se situe dans la foulée d'études récentes sur le sujet, dont celles de Rémi Tremblay (2006), de Célia Forget (2010), de Godefroy Desrosiers-Lauzon (2011), et d'Anne Gilbert, André Langlois et Rémi Tremblay (2011). Il s'en distingue toutefois par son ambition diachronique (quatre siècles), son inclusion des Franco-Floridiens d'origine franco-ontarienne et franco-américaine ainsi que par son inscription dans l'historiographie de l'Amérique française.

L'auteur a aménagé son ouvrage en cinq chapitres portant chacun sur une catégorie de résidents : les colons, les touristes, les immigrants, les hivernants, les descendants. Si cette catégorisation peut paraître quelque peu artificielle puisque, dans la réalité, ces cinq groupes de Canadiens français ne sont pas étanches, elle fonctionne assez bien. C'est que Dupuis fait ressortir de façon convaincante leurs caractéristiques respectives et n'hésite pas à les mettre en opposition, notamment les immigrants et les hivernants. Établis en permanence, les premiers sont d'abord venus en Floride comme touristes et y ont découvert des avantages économiques absents au Canada, dont un régime fiscal allégé. Soucieuse de s'intégrer, la majorité d'entre eux évolue à l'extérieur des réseaux institutionnels francophones. Cette situation contraste fortement avec celle des hivernants, qui vivent en petites colonies une partie de l'année pour éviter les hivers rigoureux au nord de la frontière canado-américaine ou en Nouvelle-Angleterre. S'agglomérant souvent dans des parcs de maisons mobiles, les hivernants continuent à « faire société » en socialisant dans des clubs et des associations. En dépit du fait que, à l'image des petits Canadas d'autrefois, ces enclaves sont le produit de chaînes migratoires formées dans le « Nord », Québécois, Franco-Ontariens et Franco-Américains

nouent en Floride des liens, faisant également fi de positionnements politiques et identitaires divergents. « En Floride, écrit Dupuis, on semble assister à une modeste reprise de solidarité entre le Québec et la francophonie nord-américaine, grâce à la sociabilité qui émerge organiquement » (p. 126). En revanche, les relations entre hivernants et immigrants peuvent être difficiles. Défenseurs et promoteurs de la langue française, les *snowbirds* « tassent » les immigrants lorsqu'ils prennent la direction des clubs et des associations. Quant aux descendants, c'est-à-dire les membres de la deuxième génération franco-floridienne, ils s'intègrent à la culture étatsunienne, au moment même où l'on assiste à un nouvel engouement des francophones pour cet État, et ce, en contexte de tensions avec les Américains, les Hispanophones et les Haïtiens. Les enfants des baby-boomers émigrés gardent cependant contact avec le Québec et le Canada français par l'entremise de leurs grands-parents touristes ou hivernants.

Dans le premier chapitre, Dupuis innove en s'intéressant aux « colons », qu'il définit comme les francophones ayant effectué des séjours plus ou moins longs en Floride, du xvi<sup>e</sup> siècle à la Seconde Guerre mondiale. Le chapitre est aussi l'occasion de tracer l'évolution de la Floride et des migrations canadiennes-françaises en Amérique du Nord. C'est trop ou c'est trop peu. D'une part, pour apprécier la présence canadienne-française dans l'État, le lecteur n'a pas besoin de connaître la colonie huguenote du fort Caroline, qui est l'objet de la première section du chapitre. D'autre part, il résulte de l'amalgame des huguenots, de la Floride espagnole, de l'émigration et des premières colonies canadiennes-françaises, dont on ne connaît à peu près rien, un traitement superficiel des questions abordées. C'est particulièrement le cas des facteurs laurentiens de l'émigration que l'auteur attribue à une crise agricole, elle-même attribuable à une importante hausse de la natalité, au morcellement des terres et à la propagation de parasites. Cette interprétation « ouellettiste » est depuis longtemps jugée simpliste, et je l'ai certes nuancée dans ma *Breve histoire des Canadiens français*, que l'auteur cite abondamment. D'ailleurs, à l'occasion, les références qu'il m'attribue sont erronées.

Dupuis fait appel à une variété de sources qu'il maîtrise généralement bien. Les meilleures parties de son ouvrage sont celles où il évoque l'expérience de Franco-Floridiens qu'il a lui-même interviewés ou des scènes qu'il a observées. Toutefois, il n'a pas toujours l'expression juste, et il s'est glissé, çà et là, des erreurs. Par exemple, Port-Royal n'a pas été fondé en 1604, mais en 1605 (p. 33); au début du xix<sup>e</sup> siècle, les Acadiens ne se

sont pas réfugiés en forêt (p. 34); l'Abitibi est colonisée au xx<sup>e</sup> siècle et non au xix<sup>e</sup> (p. 40); les huguenots ne sont pas des Canadiens français (p. 49), etc.

Je m'en voudrais de terminer ce compte rendu sur une note négative, les forces de la brève synthèse de Serge Dupuis sur la Floride canadienne-française dépassant amplement ses faiblesses.

*Yves Frenette*  
*Chaire de recherche du Canada sur les migrations,*  
*les transferts et les communautés francophones*  
*Université de Saint-Boniface*

**Jean-Michel Devésa et Savrina Chinien (dir.), *La Caraïbe, chaudron des Amériques*, Limoges, Presses universitaires de Limoge, coll. «L'un et l'autre en français», 2017, 248 p.**

Cet ouvrage collectif est le fruit d'un colloque international qui s'est tenu en 2016 à l'Université des West Indies, à Trinidad, sous le titre «L'espace caribéen, chaudron des Amériques: du déracinement et de la pensée de la "trace" au devenir historique et à ses représentations». À partir de la métaphore du chaudron, une vingtaine de chercheurs et d'écrivains se sont réunis pour rendre compte du bouillonnement qui agite l'espace caraïbe. Profondément marqué par un passé traumatique, il devient «un laboratoire pour le futur d'une humanité n'ayant pas d'autre choix que de subir la mise sous relation induite par la mondialisation et la globalisation» (p. 10). De par son histoire et son positionnement géographique, la Caraïbe s'affirme désormais comme un acteur incontournable dans une nouvelle ère qui s'annonce, celle où les peuples sont amenés à repenser leurs fondations en adéquation avec l'environnement.

«Traces de l'Histoire et survivances» est le titre de la première partie, qui illustre le parti pris historique de la réflexion. Le legs des Amérindiens est réexaminé pour les inscrire, symboliquement, dans la filiation des Caribéens d'aujourd'hui. Ce raisonnement souligne la difficulté de trouver son lieu. *Lenracinerrance* semble être la solution que plusieurs personnages et auteures en quête de liberté choisissent et qui répond à la réalité insulaire. Cette problématique a déjà été posée par Jean-Paul Pillet, un colon né à Saint-Domingue et chassé de son île natale par la révolution haïtienne, apprend-on. Dans *Mon Odyssée* (1791-1798), l'ouvrage qu'il fait paraître, il évoque son exil aux États-Unis. L'auteur se questionne sur